

Le devoir intégral de la philosophie

MAURICE BLONDEL
Université d'Aix-Marseille

C'est avec une grande joie que j'ai reçu l'aimable invitation à participer à votre Ier. Congrès de Philosophie, à Mendoza, en des circonstances qui donnent tout leur prix à la recherche des conditions pouvant apporter le maximum de prospérité spirituelle à votre Patrie, fidèle aux inspirations chrétiennes. Et j'aurais été heureux de connaître votre beau pays. Mon grand âge et mon état de santé m'ont interdit de songer à un voyage jusqu'à ces Cordillères des Andes que j'avais toujours rêvé d'explorer, au temps où j'aimais les ascensions et les grandes initiatives scientifiques et morales, comme celles de la grande et jeune Argentine.

L'impossibilité physique qui me prive d'un des plus grands plaisirs de mon existence est un peu adoucie et compensée par la nouvelle invitation que je reçois. C'est donc de tout cœur que je vous adresse ma modeste communication, avec mes remerciements et mes vœux pour le succès le plus complet et le plus bienfaisant des enseignements salutaires que vous désirez fournir pour la prospérité durable et croissante de votre patrie et pour l'avènement si désirable de la paix mondiale. Car à mesure que les ressources scientifiques procurent des moyens d'agir et offrent des ambitions de puissance matérielle, il importe davantage que les études philosophiques, en toute leur extension, dans leur rapport avec les forces spirituelles et l'éducation des âmes, coopèrent, pour l'harmonie de l'humanité et les conditions du bonheur et de la pacification. Celles ci ne régneront qu'avec une organisation équitable des droits et des devoirs, en des ententes justes et cordiales pour l'usage des richesses, en tenant compte des légitimes aspirations, partout respectueuses les unes des autres chez les personnes, comme chez les peuples et entre les diverses nations.

Qu'il me soit permis, malgré ou à cause de ma 88^{ème} année, de présenter quelques réflexions que j'aurais aimé définir avec vous, afin de rapporter de votre hospitalité un surcroît de lumière pour l'achèvement des dernières leçons que je voudrais publier comme une conclusion d'ensemble de mon témoignage spirituel.

Quel est le rôle normal du philosophe et quel est celui de l'historien en face des faits et des dogmes chrétiens? La difficulté naît de ce que ces faits semblent rentrer dans la série des événements temporels, relatifs et contingents, tandis que la foi les présente comme ayant une valeur éternelle, absolue, universelle et indispensable au salut de tous. D'autre part, ces réalités historiques supportent ou incarnent, d'après la révélation surnaturelle, des vérités qui paraissent inaccessibles, déconcertantes même pour la raison, en sorte que l'on voit surgir, parmi les esprits critiques et métaphysiques, une opposition, pour ainsi dire *a priori*, contre l'intelligibilité et la possibilité même de tout cet ordre, prétendu surnaturel, et cependant imposé à la conscience.

Pour résoudre cette question préalable qui arrête tant d'âmes de bonne volonté et qui entretient chez un nombre croissant l'idée que le christianisme, après avoir rendu de précieux services, en des temps où la pensée n'avait encore que des exigences limitées, ne peut plus même être sérieusement discuté, exige un examen méthodique, une reprise en sous-œuvre de notre conception philosophique elle-même. Soit au point de vue historique, soit sous l'aspect métaphysique, nous avons à montrer que le témoignage de la foi est non seulement recevable, mais que l'historien et le philosophe, sans empiéter sur un domaine qui n'est pas le leur, ont, chacun pour leur part, à jouer un double rôle dont ils ne peuvent se dispenser sans être inconséquents avec eux-mêmes et sans manquer à une part, essentielle, de leur tâche, sur le terrain de leur compétence et de leurs obligations.

Dans l'ordre des faits d'abord, l'historien n'a pas à se prononcer sur le caractère transcendant des faits chrétiens; mais il n'a pas non plus à les contredire, car jamais, dans l'ordre empirique ou même selon l'interprétation des faits contingents qui sont à sa portée, le critique le plus érudit et le plus averti ne saurait ni définir ni discerner en fait ce qui est simplement naturel et transitoire ou ce qui est supérieur aux contingences et aux relations communes des états successifs dans la nature ou l'humanité. Qu'a-t-il donc à faire

soit pour ne pas dépasser sa fonction propre, soit pour la remplir entièrement? Au premier point de vue, il doit réserver la part de l'inexpliqué: il peut légitimement indiquer ce qui lui paraît unique dans les faits considérés, ce qui est permanent et inaccoutumé dans les répercussions de certains faits qui, d'abord localisés dans le temps et dans l'espace, sous des formes qui auraient pu paraître négligeables comme de banals faits divers, ont eu cependant une influence prolongée et hors de proportion avec l'ébranlement primitif de ces événements. A un autre point de vue, l'historien doit marquer les difficultés qui résultent de cette disproportion même, et son rôle, qui ne se borne pas à l'étude extérieure des faits, l'amène à soulever des problèmes humains, à chercher, dans l'aspect moral et religieux de ces problèmes, un principe ou plutôt un lieu d'explication, sauf à laisser à d'autres que lui le soin de fournir des solutions là où il n'a pu que poser des questions et que montrer le caractère précis, très réel, vraiment inévitable de ces questions. Ainsi l'histoire, si elle est pleinement consciente de sa portée et de ses méthodes, ne saurait s'enclorre dans son propre champ: elle doit maintenir, ouvrir même des perspectives, des avenues qui découvrent des vues ultérieures et suscitent des explorations aboutissant au domaine de la vie morale et spéculative.

Quelle va être maintenant la tâche, que nous disions double elle aussi, du philosophe? Elle est d'abord préparatoire, puis elle devient positive et, si l'on peut dire, assimilatrice et digérante.

Au premier point de vue, nous nous heurtons à une erreur presque universellement régnante depuis plusieurs siècles: on considère comme chose acquise qui n'a plus besoin d'être discutée ou même comme une évidence primitive, que la philosophie établit des vérités solides et définitives, se suffisant à elles-mêmes dans le plan où elles se déploient. Pour beaucoup, ce plan domine tout l'ensemble de la connaissance, de l'action, de la réalité qui se ramène même, pour les idéalistes, à cette science elle-même. Pour d'autres, quoique le plan philosophique laisse au-dessus de lui un domaine où nous élève la foi, cependant les vérités obtenues par la réflexion rationnelle sont, si l'on peut dire, absolument autonomes, suffisantes, étales, c'est-à-dire qu'elles ne procèdent pas d'un élan dynamique qui les entraîne au delà d'elles-mêmes. En sorte que la spéculation semble légitimement pouvoir se borner à ce champ clos où s'édifie dialectiquement les

systèmes d'idées, les classifications des vérités naturelles. Or, c'est là un présupposé qui est insoutenable dès lors qu'on étudie la genèse de notre vie mentale et les conditions de notre développement personnel. L'attitude normale du philosophe, comme elle est d'ailleurs celle de l'homme en tout l'exercice de ses facultés, c'est l'effort, sans doute toujours encouragé par des progrès et des conquêtes, mais toujours inachevé et aboutissant, pour l'essentiel, à poser des questions dont la réponse complète lui échappe. Par conséquent, afin de rester clairvoyante et honnête, la philosophie ne peut faire comme si elle atteignait les vérités achevées, les solutions entières qu'elle vise, mais qu'elle ne procure jamais. Donc aussi, au lieu d'être fermée, séparée, presque méprisante à l'égard de la religion et de ses offres surnaturelles, elle demeure, par devoir, attentive, prudente, ouverte, sans crédulité, mais sans parti-pris. Cette disposition n'est pas une attitude vague, préalable; elle demande à être précisée avec une scrupuleuse exactitude par l'étude continue et intégrale de tous les éléments que la philosophie met en œuvre.

L'examen détaillé de la pensée et de l'action en leurs formes les plus diverses tend à révéler cette solidarité d'états progressifs qui cherchent à s'organiser, à s'achever, mais dont on doit dire qu'ils n'échouent ni ne réussissent jamais entièrement. Aussi le témoignage que doit rendre la critique philosophique en toute son étendue, depuis la connaissance sensible, la vie organique, l'avènement de la conscience, doit-il mettre en évidence des besoins qui certes ne sont pas chimériques puisqu'ils expliquent seuls toutes ces étapes auxquelles on voudrait se borner, mais qui nous forcent à les dépasser toutes. Comme conséquence du présupposé faux que nous signalions plus haut, nous avons ici à dénoncer le vice secret dont souffrent maintes doctrines: elles se servent de données soi-disant immédiates, de certitudes soi-disant incontestées, comme des blocs erratiques auxquels on se heurte brutalement dans le champ de l'exploration; mais elles ne paraissent pas soupçonner que ces assertions admises impliquent des vérités antérieures dont on fait abstraction ou qu'on renie même expressément. Faute de soupçonner comment ces prétendus blocs ont été charriés là et ont appartenu à un système géologique, on commet cette faute insigne de nier ce qui seul a rendu possibles et intelligibles les affirmations partielles auxquelles on s'attache comme si elles avaient une valeur indépendante.

A un second point de vue, la philosophie qui a préparé la place libre à un achèvement possible et désirable peut et doit servir à examiner l'offre transcendante, à en discerner les garanties (*rationabile obsequium*), à écarter les objections tirées de l'incommensurabilité des deux ordres qui doivent cependant former en nous unité de pensée et de vie. Si sous ces premiers aspects le rôle salutaire de la spéculation rationnelle a été traditionnellement admis, loué, pratiqué, c'est sous ce dernier chef que des controverses se sont engagées en ces derniers temps, parce que jusqu'ici l'évolution de la pensée critique n'avait pas rendu nécessaire la discussion de cette difficulté pourtant bien réelle. Mais de plus en plus la lumière et la paix se font parmi les hommes compétents et croyants sur le rôle non seulement légitime, mais bienfaisant, voire même théoriquement indispensable de l'inviscération du surnaturel dans l'organisme naturel et la vie intérieure de l'homme. Comment le don divin peut-il être introduit, employé, assimilé en nous sans qu'il y ait confusion possible et cependant sans que la distinction foncière de la créature et du Créateur empêche cette intime union dont saint Paul disait: *vivo, sed jam non ego... mihi vivere Christus est*. Et saint Augustin déclare que cette présence divine nous est plus intime que nous ne pouvons l'être à nous-même: *interior intimo meo, superior summo meo*. L'étude de ce problème suppose sans doute que la Révélation nous a fait connaître le mystère du Christ incarné et donné, et, en ce sens, le philosophe ne peut que méditer sur cette donnée, sans pouvoir la découvrir. Mais une fois en possession de cette vérité enseignée, il a un travail vraiment philosophique à tenter afin de comprendre la convenance de ce don gratuit avec les besoins et les aspirations que lui avait manifestés son enquête rationnelle préalable, et afin d'en exposer, *a parte hominis*, les modes d'insertion et d'utilisation correspondant à toutes les exigences de notre vie spirituelle et de la civilisation humaine.

C'est sur ces derniers points que peut porter le plus utilement l'effort d'une philosophie qui se veut et se doit d'être vraiment intégrale et fidèle à son office total, de manière à écarter les objections partout répandues contre le message évangélique dont on déclare regretter qu'il soit périmé, alors que (comme plusieurs de nos écrivains nostalgiques) l'on ne semble pas admettre un instant qu'une telle "absurdité" puisse être vivifiée de nouveau. Il s'agit au contraire de

prouver que la métaphysique catholique est capable d'une entière justification, grâce à laquelle elle répondra surabondamment à toutes les requêtes des âmes en détresse et des esprits les plus critiques et les plus avancés. C'est ce que j'ai tenté d'établir dans mon ouvrage sur "la philosophie et l'esprit chrétien".